

COUTY (Ph.)

The Mourides of Senegal : the socio-economic structure of an Islamic order, par D.B. Cruise O'BRIEN.

Thèse pour le Ph. D., Université de Londres, 1969, 526 pages dactylographiées.

Les Mourides étaient connus imparfaitement. On peut s'en étonner car l'auteur de l'ouvrage dans cette note ne cache pas que c'est la facilité du travail de terrain qui l'a poussé à étudier la structure interne de la confrérie, et non pas seulement, comme il en avait eu d'abord l'intention, les relations que cette confrérie entretient avec l'extérieur. Quoiqu'il en soit, s'appuyant sur une parfaite connaissance de la littérature et sur dix mois de recherches au Sénégal (1966 - 1967), O'BRIEN nous donne un exposé remarquable, et probablement définitif.

N.B. Cette thèse doit être publiée en 1970 par Oxford University Press.

13 FEV. 1970

C. I. S. T. O. M.

Collection de Référence

№ 13779/01
B

L'ouvrage se divise en trois parties. La première (Origine et développement) décrit la situation socio-historique au cours de laquelle la confrérie mouride est apparue en milieu wolof, et relate l'histoire de ce mouvement depuis ses origines (1880-1890) jusqu'à la fin de la première guerre mondiale. L'interprétation habituelle n'est pas contestée par O'BRIEN, qui voit lui aussi dans le mouvement mouride une " réaction nationale " face au bouleversement de la société traditionnelle.

La seconde partie est consacrée à la structure de l'autorité religieuse dans la confrérie. Trois chapitres décrivent les principaux concepts, croyances, rites, et institutions mourides; un quatrième raconte la vie de Cheikh Ibra FALL, principal associé d'Amadou BAMBA (fondateur de la confrérie), et auquel seraient dues certaines particularités de l'organisation et des croyances mourides. Dans l'ensemble, cette partie du livre tend à montrer que le système mouride - si l'on accepte les vues exprimées par les intéressés eux-mêmes - repose sur l'exploitation des disciples; en effet, ceux-ci échangent des ressources économiques objectives contre des avantages purement surnaturels.

Dans la dernière partie de sa thèse (De la Colonisation agraire à la politique urbaine), l'auteur entreprend d'analyser les véritables fonctions de la confrérie sur les plans socio-économique et politique. C'est dans l'existence de ces fonctions qu'O'BRIEN voit la réponse à la question suivante : comment un système d'exploitation auquel ons s'affilie volontairement peut-il continuer d'exister et même s'étendre ? Il montre que les avantages matériels de l'affiliation sont - ou étaient - assez considérables : accès aux terres neuves, sécurité collective dans les endroits nouvellement colonisés, bénéfices retirés de l'intervention des cheikh (1), etc. Pourtant, conclut O'BRIEN, les intérêts des cheikh et des disciples divergent désormais : les premiers ont acquis les moyens d'une domination plus coercitive qu'autrefois, alors que l'évolution agraire et l'instruction tendent à renforcer l'indépendance des paysans et à diminuer leur crédulité.

Il est difficile d'apprécier à sa juste valeur un travail aussi riche. Trois points au moins semblent mériter un commentaire :

- certaines précisions, depuis longtemps attendues, concernant la structure mouride;
- la question de la place occupée par le travail dans la doctrine et dans la vie quotidienne;
- les moteurs et les voies de l'évolution de la confrérie.

I

Les auteurs ont tendance à considérer les paysans Mourides comme un bloc homogène de fanatiques dévoués corps et âme à leur marabout, et lui

(1) Mais non d'une très hypothétique redistribution de biens par les cheikh.

remettant tout le produit de leur travail. Or une distinction doit être faite entre les taalibe tak-der qui, volontairement ou sur décision de leur famille, sont entrés dans un daara (communauté mouride de travail) pour y travailler pendant une dizaine d'années, et la masse des paysans ordinaires. On ne répètera jamais assez, avec O'BRIEN, que

" la grande majorité des taalibe ne sont pas sous le contrôle complet des cheikh, comme c'est le cas des tak-der. Ce sont des paysans indépendants qui cultivent leur propre terre et qui expriment leur dévotion essentiellement par des offrandes faites après la récolte, encore qu'ils puissent aussi travailler occasionnellement pour leurs marabouts, pendant quelques jours du mois ou de l'année, sur un champ spécial dont la récolte est entièrement affectée au cheikh ... " (p. 316)

Les Mourides étaient au moins 423.000 un peu avant 1960 (p. 133), mais le nombre total de daara est estimé par O'BRIEN à 300 ou 400 en 1967 (p. 284). Dans celles qu'il a étudiées, il a trouvé un nombre moyen de 8,5 taalibe et l'extrapolation de ce chiffre donnerait de 2.500 à 3.500 tak-der seulement, soit moins de 1% du nombre total de Mourides. Peu importe d'ailleurs le chiffre exact : ce qui est clair, c'est que les tak-der ne constituent actuellement qu'une infime minorité. Cette minorité travaille à plein temps pour les marabouts, mais des enquêtes de l'ORSTOM ont montré que les autres paysans ne donnent pas plus de 10 % de leur temps de travail total aux sérignes.

D'autres mises au point présentent un grand intérêt. O'BRIEN nous donne par exemple une définition claire des termes cheikh et sérigne, en montrant que le cheikh descend par les mâles d'un parent ou d'un disciple d'Amadou BAMBA, fait lui-même cheikh pendant la vie du fondateur, et d'autre part possède des taalibe, c'est-à-dire des disciples ayant prononcé l'engagement, que l'auteur appelle njebbel (2). La dénomination de sérigne est beaucoup plus vague : elle s'applique à tout notable religieux plus ou moins versé dans le Coran, chargé ou non de fonctions telles que la direction des prières à la mosquée, l'enseignement, la confection de gris-gris...

On trouve également une distinction entre daara au sens large (école coranique où les enfants ne travaillent que pour se nourrir et pour dédommager le marabout), et daara mouride consacrée entièrement au travail et à la mise en valeur d'une exploitation maraboutique.

La littérature courante ne nous avait pas habitués à cette clarté.

II

Pour pressante et fréquente qu'elle ait été (au moins oralement sinon dans l'oeuvre écrite), l'invitation au travail lancée par Amadou BAMBA n'est

(2) La graphie dyebalu semble plus conforme à la réalité.

et de cette manière seulement, sa valorisation " fait partie intégrante d'une conception religieuse globale, de l'organisation d'une confrérie, et ne^{se} comprend que dans ces cadres ". L'attitude mouride face au travail n'a de sens que reliée à l'allégeance maraboutique, et ne saurait devenir, en soi, un facteur de développement.

III

L'étude du mouridisme soulève une difficulté : quelle importance accorder, dans la naissance et dans le développement de la confrérie, à la dynamique des structures d'une part, à l'expérience religieuse individuelle d'autre part ? Problème général, qui n'est pas sans rappeler le vieux débat du micro - et du macro-économique. Ou bien l'évolution des sociétés se réduit à la transformation objective d'une structure en une autre structure, sans que les états de conscience individuels soient autre chose que des épiphénomènes, ou bien l'expérience intime de quelques déviants, prophètes ou génies, engendre un processus d'adhésions provoquant un bouleversement, ou bien enfin - plus vraisemblablement - les deux schémas ne s'excluent pas et doivent s'assembler simultanément dans un modèle unitaire.

O'BRIEN pose le problème dès le début de son livre :

" L'apparition d'Amadou BAMBA, héros Wolof, chef doté d'une attirance charismatique, peut-être mise en relation étroite avec les besoins immédiats de groupes sociaux spécifiques, et le succès de son mouvement est explicable sans qu'on fasse une référence autre qu'occasionnelle aux variables proprement religieuses. L'élite traditionnelle déposée par les Français avait besoin d'une organisation nouvelle pour recouvrer en partie sa position antérieure, et les classes inférieures avaient besoin d'autorité, de protection et d'organisation... " (p. 9-10)

Pour vraisemblable qu'il soit, ce schéma ne satisfait pas entièrement l'auteur :

" Voilà le genre d'explication qu'on avance évidemment sans difficultés après coup. Ce qui demeure obscur, c'est l'importance réelle des motivations surnaturelles (otherwordly) dans ce processus de transition " (p. 10)

Néanmoins, par prudence, ou peut-être par fidélité au sous-titre de son livre, O'BRIEN cesse rapidement de s'intéresser aux " otherwordly motivations " et s'attache à dépasser les explications fournies par les intéressés et touchant précisément à la vie future. Il montre par exemple qu'étant donné les obstacles matériels et l'insécurité locale, les Wolofs ne pouvaient s'installer individuellement sur les terres neuves dont ils

avaient besoin, qu'il leur fallait l'organisation fournie par les chefs religieux, et que ceux-ci étaient dans le cas d'obtenir un prix pour leurs services... Ces vues sont parfaitement justes, mais il me semble qu'un important aspect du phénomène est négligé ; peut-être eût-il fallu prêter plus d'attention à ce paradis dont marabouts et taalibe ne cessent de parler. Au XVIIIème siècle, Dardûri a écrit que la mystique consiste à agir au plan des relations sociales, et F. DUMONT (4) a montré que cette phrase décrit avant l'évènement l'expérience mouride ; mais si la réalité sociale exprime certaines formes de mysticisme il ne s'ensuit pas qu'elle les détermine. Parce qu'il s'agit d'un domaine culturel qui nous est plus familier, nous sommes assez prêts à reconnaître que les migrations des puritains anglais ou des mennonites européens ne s'expliquent pas seulement par des antagonismes de classe ou par les densités relatives de la population ; nous accordons même une grande importance au désir qu'avaient ces gens-là d'être sauvés. Pourquoi, parce que nous nous sentons moins bien armés pour comprendre l'Islam, simplifier arbitrairement le problème mouride en négligeant son aspect religieux ?

A vrai dire, la méthode pragmatique d'O'BRIEN fait merveille quand l'auteur examine l'avenir de la confrérie. Pour lui, un déclin n'est pas improbable, car l'aide fournie par le mouvement pendant la colonisation des Terres Neuves est devenue moins utile. Le système de succession tend à augmenter le nombre de cheikh potentiels et à accroître les conflits. L'affiliation directe au Khalife Général, de plus en plus fréquente, affaiblit les cheikh et finalement relâche la cohésion confrérique, que l'urbanisation ne cesse déjà de détériorer. Se souvenant toutefois des prédictions malheureuses de MARTY, O'BRIEN se garde d'être catégorique, et remarque seulement que la décentralisation actuelle est tout à fait normale : seules des circonstances exceptionnelles avaient pu faire d'une confrérie soufi un bloc aussi monolithique.

X

X X

Il semble que cet ouvrage de grande valeur conclue la série d'études générales qu'il fallait de toute évidence consacrer au mouridisme. Grâce à O'BRIEN, l'organisation et la structure de la confrérie nous sont maintenant bien connues ; F. DUMONT, dans un travail récent, a exposé et commenté la doctrine du fondateur, et L. BEHRMAN a étudié les aspects politiques du mouvement (5). Le moment paraît donc venu de relier le mouvement mouride à une théorie générale du dynamisme économique, sans négliger les études approfondies consacrées à des points qui peuvent encore faire problème.

Dakar, octobre 1969

Ph. COUTY.

(4) F. DUMONT, Essai sur la Pensée Religieuse d'Amadou BAMBA (1850-1927) Université de Dakar 1966 - 1968. p. 559.-

(5) Lucy C. BEHRMAN, The Political Influence of Muslim Brotherhoods in Senegal, thèse pour le Ph. D., Université de Boston, 1967, 475 p. multigraphiées.